

NB.: Les gens du terroir ont une façon extraordinaire de s'exprimer en français. C'est un langage très imagé, chantant, bruyé, sifflant, certains mots sortent tout droit de la terre. Il aurait été vraiment dommage de transformer ces phrases pour en faire de jolies mais banales tournures. Les récits recueillis ont été retranscrits tels quels, comme ils m'ont été livrés. On y trouve donc des mots de patois, plus ou moins francisés, mais qui sonnent bon le pays...

Extrait 1.

Jacques Espelly, baile-gardian chez Fanfonne Guillierme se souvient d'un taureau extraordinaire.

Le simbèu Boulard

« Boulard est mort à l'âge de 23 ans. Nous l'avons quand même attendu au trident en piste jusqu'à l'âge de 11 ans. Donc il avait quand même pas tellement envie, à certains moments, de faire certaines choses. Maintenant, je l'ai vu dans les années 40, 41 je crois, que tout était gelé. Cette année-là, il avait fait pas bon. Nous étions sur le Bois des Rièges et y avait pas d'eau pour boire. Il fallait aller à Fiélouse. Dans toutes ces *gases*, y avait 50 centimètres de glace. Et les bêtes, sur la glace... Tu sais comme font les taureaux, ils y mettent pas le pied... Partout, dans les petites *baisses* où on les faisait boire, on allait couper la glace tous les jours avec René Chabaud, à pied en partant de Fiélouse, avec une pelle. Elles buvaient dans nos pantalons pour ainsi dire, elles tiraient la langue. Mais il est arrivé un jour où la glace a solidifié toute l'eau et sous la glace, y avait plus d'eau. Alors on coupait la glace mais ça servait à rien, tu avais la terre dure comme ça dessous. Alors René me dit : « *On est mal embringués, ça a l'air de vouloir durer, il faudrait pouvoir faire passer les bêtes pour aller à Fiélouse.* »

Alors on est allé *arramber*. En nous entendant, elles se sont vite *arrambées*, comme elles savaient qu'on les faisait boire, elles sont vite venues à nous. Il nous fallait traverser l'*afous* du Lion et l'*afous* du Fournelet que c'était de la glace. Les *gases*, y avait de l'eau presque de la hauteur de cette table, elles portaient. Il avait fallu mettre des chiffons aux pieds des chevaux pour pas qu'on se casse la gueule. Heureusement que l'eau salée, ça glisse moins que l'eau douce. On a essayé de s'*engaser*, rien à faire. On faisait des va-et-vient pour essayer de les *engaser*, rien marchait. Alors René me dit : « *Ecoute, je vais passer devant, je vais appeler Boulard et tiens serré derrière.* » Boulard avait fait les *abrivado*, il savait ce que c'était que de se mettre dans la queue d'un cheval. Alors René est passé devant, il a parlé à Boulard. Il y a parlé, il y a parlé, et puis il s'est *engasé*. Il m'a crié : « *Fai veni lou rèsto !* » Alors moi, je faisais le chien de parc derrière, un peu vite parce qu'il fallait pas que ça se découpe. J'encadrais les bêtes le plus possible et je criais le nom du *simbèu*. Alors le nom d'un *simbèu* appelé par devant et crié par derrière, il a compris. Il s'est mis à suivre René. Derrière, y a eu une paire d'autres qui ont suivi et tout le monde a suivi. Seulement alors tiens-toi bien, quand les premières arrivaient à Fiélouse, moi je partais avec les dernières du Bois des Rièges. Ça tenait trois ou quatre kilomètres de long. Y avait 250, 300 bêtes alignées. Elles marchaient en file indienne, à la queue leu-leu pratiquement. C'était sensationnel. Et quand je suis passé moi, j'étais le dernier, y avait plus de glace, on touchait le fond de l'étang, de l'usure des sabots. Le dernier *anouble*, qui était maigre d'ailleurs comme toujours, il est passé à sec. Ça, c'est un truc remarquable. J'ai l'image devant les yeux quand je les ferme. Je l'effacerai jamais de ma tête. Des taureaux comme ça... Ça te laisse des souvenirs, ça *ravine*. »

Extrait 2.

Armand Espelly, lui aussi gardian chez Fanfonne Guillierme, se souvient d'un drôle d'animal de compagnie...

La Gnouffe (1)

« Une fois, Jacques, il part de Fiérouse pour aller au Grand Cassieu et il voit au fond le garde qui courait. Il s'avance. « *Oh, il fait signe, viens !* ». « *E aro, il dit Jacques, qu'est ce qu'il fait ?* » « *Qu'est ce qu'y a ?* » Il lui dit : « *Hier, on a tué la femelle, y a trois ou quatre sangliers, je les trouve pas.* » Alors il cherche un peu. Jacques il tombe sur un, lui en tombe sur un autre. Jacques il en attrape un, pèu il le mord. Il y dit : « *Gardes-en un !* ». « *Bè, il y dit, vè, tu me donneras celui qui m'a mordu.* » Et on l'élève. Puis ça c'est brave alors, jamais j'aurais cru. Vé, un chien. *Gentil boudu!* Un jour on arrive : « *Où elle est la Gnouffe ?* » On l'appelait la Gnouffe parce qu'il faisait tout le temps « gnouff ! gnouff ! » Il avait rentré dans le cabanon, y avait un demi-mit avec pas beaucoup de vin. Avec son nez, il avait levé la canelle et puis ça a coulé. Et là dedans, gratte que tu gratteras. Il t'a pris une cuite ! Il est était malade. Alors on y avait donné du lactéol, tu vois à peu près. C'était en 50 ça. Le sanglier, il était toujours dans le mas. Un jour, il vient Picharnau, l'ancien propriétaire. Et il blagait. Il avait un espèce de chien, *rougnous* là. « *Ah, c'est un chien de sanglier, tout !* » L'autre, le sanglier, il arrive, tu vas voir. Il nous voit parler, il arrive en courant. *Ce chien ! J'aurais aimé que tu le vois, je crois qu'il court encore. Et à parti ! Une pou!* On avait envie de rire avec Jacques, on savait plus où se mettre. »

La Gnouffe (2)

« L'été, on allait aux Iscles, à côté de Blatière. Y avait le sanglier. On montait à cheval : « *Vé, viens !* ». Il partait avec nous dans la Palun. Au bout d'un moment : « *Où il est ?* » On l'appelait, il arrivait. Le jour du 14 juillet, on avait des courses. On l'enferme dans la bergerie. Y avait le garde. On y dit : « *Tu le surveilles hè !* » « *Oh tu sais, il dit, il bougera pas.* » Il bougera pas ? Tu vois pas qu'il fout le camp. Et il passe sur le *courrejau*. Y avait des chasseurs comme ça. D'un coup le garde qui arrive en vélo, il y courait après : « *Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! C'est le sanglier de Jacques, ne tirez pas !* » Enfin, ils ont pas tiré. Le sanglier, quand il avait fait cinquante mètres, il s'arrêtait, il regardait le garde. Dès que le type arrivait à dix mètres, *pèu mai !* « *Oh bè, il a dit, il se fout de moi !* » Alors il s'est arrêté et il a reparti. Le sanglier, il a fait pareil, mais de l'autre côté. Il a fini par l'enfermer. Il a dit : « *C'est fini Jacques, tu en feras ce que tu voudras mais je veux plus le voir.* » On a été obligé de le tuer. Il faisait 80 kilos. Ca nous a fait peine. »

Extrait 3.

René Jalabert, baile-gardian chez Pastré, a vécu la guerre dont il lui reste quelques souvenirs amers...

Etranges corvées de bois

« Les Allemands, ils nous en ont fait des dégâts hè. Une vingtaine et beaucoup de taureaux entiers. Y avait beaucoup de taureaux entiers, de taureaux jeunes, tout ça, des taureaux qui ont du cou un peu. C'est ceux-là qui plaisaient le plus. Parce qu'ils nous avaient envahis ici, là, au Château. Y avait la Kommandantur. Et puis à la Cure aussi, dans la cave là, y avait des chevaux allemands, c'était plein de chevaux allemands. Et souvent, ils partaient pour faire « corvée de bois ». On était à Tagès ce moment-là. Alors ils passaient au maset, ils disaient : « *Aujourd'hui, vous à la maison, pas dans la propriété, tir, tir, corvée de bois !* » Mais moi, j'avais compris la combine, surtout je l'avais déjà vu une fois. Quand les taureaux faisaient les ours le lendemain, « *tè, ils ont fait péter un taureau !* » Alors, là, à ce moment-là, je m'étais un peu fâché. J'ai dit : « *C'est pas le tout, mais maintenant, il faut le dire à la pelote.* » Alors j'y avais dit à Mistou que c'est elle qui s'occupait de la manade beaucoup. Alors j'ai dit : « *Vous savez, c'est pas le tout mais maintenant, ça fait quelques-uns.* » Elle me dit : « *Vous êtes sûr au moins ?* » J'ai dit : « *Et oui Mistou, j'en suis plus que sûr ! Ils l'ont emporté à la cave et tout...* » Elle me dit : « *Il faut en être sûr, si vous êtes sûr, vous allez voir !* » J'ai dit : « *Oui, sûr.* » Alors : « *Venez avec moi !* » On est venu au Château voir un colonel je crois. Alors elle y raconte l'histoire, la corvée de bois et tout... Oh pétard ! Malheur ! Il parlait français le type. « *Ah oui, vous êtes sûrs ? Vous avez vu monsieur ?* » J'ai dit : « *Oui, oui, ils l'ont pendu à la cave comme ça et comme ça.* » Oh là là ! Ca avait bardé *sas* ! Alors il m'a dit : « *Attention pour vous, danger pour vous.* » Ils ont fait appeler ces jeunes, oh pétard ! Ils y ont passé un savon ! Après j'avais peur moi *couillosti*. »

Les larmes des taureaux

« *Corvée de bois !* », ils croyaient que ça se saurait pas, pardi. Mais tu parles moi, quand ils me disaient ça, le soir après souper, je sortais, je m'en allais pas loin, autour du *maset*, il fallait se méfier, ils surveillaient toujours qu'y ait pas quelqu'un. Et j'écoutais devant le *maset*. J'écoutais : « *Les taureaux font les ours, le temps est comme ça, ils sont à tel endroit.* » Vous savez ce que je veux dire, ils beuglent à un endroit où une bête a été morte. Ils font le tour, ils brament tous. Et c'est la vérité qu'ils leur arrive les larmes aux yeux, ça, c'est bien vrai n'empêche. Ils se mettent à bramer et puis ils se battent entre eux après finalement. Et bè, y en a qu'on arrive à y voir pleurer les yeux dis, aux taureaux, ça bel et bien je l'ai vu, ah oui ! Tellement qu'ils font les ours, qu'ils sont furieux et tout ça et qu'ils arrivent à l'endroit du sang. Mais comme ils avaient mis des *tamarisso* dessus, après eux, à l'endroit qu'ils avaient tué, qu'y avait du sang. Mais les taureaux, tu as beau mettre des *tamarisso*, *sas*, *digo* ! A l'endroit que tu as enterré un taureau y a quelques années des fois, ils grattent dessus qu'ils font les ours. « *Alors à tel endroit, les taureaux sont à peu près là, demain...* » Et j'y allais droit. Oh pétard de sort ! Et puis alors ils étaient malins *sas*. Avec ces quatre roues et ces deux chevaux attelés. Je le voyais bien. Nous, on voyait une *clave* d'un type qui avait passé, tu parles si des chevaux et la charrette... « *Alors, ils seront allés là-bas, à tel endroit...* » Et en effet... »

Extrait 4.

Marcel Raynaud, manadier aux Saintes-Maries, a bien connu le célèbre Clan-Clan, braconnier professionnel, un personnage hors du commun et attachant.

Les claves de Clan-Clan

« Dans la journée, on rencontrait Jacques qui venait récupérer ses vaches, et puis Clan-Clan, le braconnier, pieds nus. Il marchait sur les bords de ses pieds, comme ça. On avait pas de peine à reconnaître la *clave* de Clan-Clan, y avait un morceau du talon, le bord du pied et le petit orteil. « *Vé, Clan-Clan a passa !* » Il marchait comme ça, il avait les jambes... Il était ruiné des jambes parce qu'il était tout le temps pieds nus et puis je veux dire attention... Tu vois cette *gase* là, et bèn un soir, avec un coup de mistral terrible, y avait toute l'eau du Vaccarès là. Y avait de l'eau ! Nous, on était à l'abri. Bonnafous me dit : « *Sas, pèr ana i Santo, bè rappelle-te d'uno que, ai uno bravo flemo !* » Et moi aussi. Et Clan-Clan arrive. Il s'arrête à nous. Il avait des bottes cuissardes neuves ! Il nous dit : « *Vous autre, siès à chivau, anas i Santo.* » Et il nous dit : « *Ièu, sièu à pèd, vau i Santo aussi. Alor à tout aro, vau passa davans.* » Et devant nous, il quitte les bottes, il les met sur l'épaule et pfuitt ! A l'eau ! Oh pétard, Bonnafous : « *Veses bèn qu'es niais aquel ome !* » De toute façon, il avait raison parce qu'au milieu de la *gase*, il avait de l'eau au ventre, Clan-Clan, s'il avait eu les bottes, il les remplissait, c'était la même chose, alors... »